

Francis Wolff (dir.), *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*, Paris, PUF, coll. « MétaphysiqueS », 2013, 226 p.

En un temps où la philosophie devient soluble dans les sciences sociales, dans la bioéthique ou encore dans l'épistémologie, il est réjouissant d'ouvrir un traité purement spéculatif, presque intempestif en ce sens, libéré en tout cas des influences ou des stratégies ordinaires qui pèsent aujourd'hui sur la création des concepts philosophiques. En posant à nouveaux frais la question métaphysique par excellence, en faisant de cette question le titre même de leur publication, les auteurs de ce volume collectif - Paul Clavier, Élie During, Frédéric Ferro, Franck Lihoreau, Frédéric Nef, David Rabouin, Jean-Baptiste Rauzy, Francis Wolff et Quentin Meillassoux (qui participent tous aux travaux du groupe « Métaphysique à l'ENS ») - annoncent d'emblée la couleur : il s'agit, à leurs yeux, de faire preuve, à l'occasion d'un tel questionnement, d'une radicalité jamais atteinte qui, en tant que telle, exclut d'ailleurs tout passage obligé par l'histoire de la philosophie.

Au fil d'analyses riches et parfois virtuoses (voir, par exemple, les contributions de P. Clavier et de Q. Meillassoux), le lecteur, assoiffé à la fois de métaphysique et de sagesse, pourra néanmoins renâcler ou devenir perplexe, en découvrant que certaines explicitations linguistiques ou logicistes méconnaissent ou atténuent la puissance d'interpellation d'une interrogation dont, après tout, le libellé lui-même importe peu. Passée au crible d'une analyse littérale pour le moins formelle, la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » apparaît même, ici ou là, soit comme un jeu de langage wittgensteinien, soit comme une modélisation quasi axiomatique aux allures de programme informatique.

Certes, dans son introduction (cf. pp. 16-17), Francis Wolff prend soin de rappeler que les investigations préliminaires du groupe MENS s'inspirent de l'étude de R. Nozick intitulée « Why is there something rather than nothing ? ». Qu'un certain traitement anglo-saxon d'une question originellement continentale (Leibniz, Voltaire, Schopenhauer, Heidegger) puisse produire ici, de fil en aiguille, certains déplacements ou effets plutôt déroutants pour les amateurs de philosophie européenne était ainsi parfaitement prévisible : le lecteur n'est donc jamais pris en traître. D'autant qu'à y regarder de plus près, toutes les perspectives proposées, qu'elles entendent ou non régler la question canonique, qu'elles semblent la défigurer ou, au contraire, lui donner un nouveau visage, présupposent une connaissance impeccable des grands concepts de la philosophie pérenne (l'un et le multiple, la nécessité et la contingence, l'empirique et le transcendantal, la connaissance et la pensée, le possible et le virtuel, etc.) mais aussi de ses enjeux existentiels (le bonheur, la survie de l'âme, l'existence de Dieu, etc.).

Quoi qu'il en soit, déçu ou pas par cette entreprise méritoire que F. Wolff qualifie judicieusement d'ascension de l'Everest (cf. pp. 81 et suivantes), le lecteur ne pourra qu'être interpellé, ou à défaut, impressionné par l'audace du propos et l'endurance des chercheurs. Oser penser par soi-même ce qu'il semble impossible de penser, et qui plus est, en faire un livre plutôt que de le taire, ce n'est pas rien.

Alain PANERO